

Le Ranz des vaches (FAVJ du 16 juin 1920)

En 1779, le 23 août, dans la cour du Château de Versailles, les régiments de la maison du roi fêtaient le vingt-cinquième anniversaire de la naissance de Louis XVI. A dix heures du matin, le souverain, entouré de ses courtisans et du comte de Clermont, maréchal de France et abbé de St-Germain-des-Prés, avait passé en revue les troupes du Royal-Allemand, du Royal-Marine et du régiment suisse de Stürler. Le défilé avait été superbe ; les dames de la cour avaient lancé des fleurs aux officiers et des baisers à tout le monde ; le pauvre comte de Clermont, qui s'était fait battre par Frédéric II dans la dernière guerre, se laissait persifler par la princesse de Lamballe, et celle-ci lui chantait à l'oreille :

*Moitié plumet, moitié rabat,
Aussi propre à l'un comme à l'autre,
Clermont se bat comme un apôtre,
Il sert son dieu comme il se bat.*

Et le roi de rire à gorge déployée.

A deux heures, un banquet somptueux avait été offert aux Suisses, toujours les plus fidèles et les plus braves soutiens du trône. On avait bu à la patrie, aux montagnes, aux lacs bleus, aux bergères, aux chalets ; on avait beaucoup ri et, dans l'ivresse générale, on n'avait pas remarqué un vieux sergent de la troisième compagnie qui, furtivement, se baissant sous la table, avait essuyé une larme.

Oui, le vieux sergent avait essuyé une larme, il avait été ému, il avait frissonné, quand ce diable de petit Hans, un Soleurois, gai comme un pinson, avait raconté, en riant, toutes les choses de là-bas : le son des cloches dans la vallée, le soir, le tapage harmonieux des troupeaux sur les pâturages, la danse sur l'herbe sèche devant l'auberge, et le lait qui mousse dans le seillon, et le fromage qu'on fait dans l'énorme chaudière.

Le banquet terminé, à cinq heures, les soldats avaient été libres le reste de la soirée. Le vieux sergent, toujours ému, avait fui ses camarades et, tout seul, le cœur gonflé d'une indicible tristesse, il avait franchi l'enceinte du château. Là, dans la campagne, loin du bruit, de la fièvre, il était plus à l'aise ; il respirait plus librement ; personne ne le regardait : il pouvait songer à la Suisse.

Il marcha plus d'une heure, presque content, presque souriant, l'âme calme et rafraîchie, reconnaissant au roi pour cette liberté, à Dieu, aux hommes, à tout le monde. Puis, comme il faisait très chaud, il s'assit sur la mousse dans un petit bosquet, à cinq minutes de la route.

Livré à ses chers souvenirs, grisé par le chant des oiseaux et le parfum des fleurs, le vieux sergent laissa pencher sa tête, sa vénérable tête grise, rude, taillée à coups de hache, et s'endormit tout doucement...

*Lé z'armailli
Dai Colombetté
Dé bon matin
Sé san lévâ...*

Le vieux sergent rêvait, et dans son rêve, transporté sur l'alpe, il voyait les troupeaux et il entendait le chant des bergers. Oui, il voyait tout cela ! Une expression de joie infinie se peignait sur son visage, et ses lèvres entr'ouverts esquissaient un sourire enfantin sous une moustache grossière...

*Liauba ! liauba !
Por aria...*

Oh ! le beau rêve, le délicieux rêve ! Les montagnes, le pâturage, les vaches, la Suisse ! Voilà les troupeaux qui arrivent au chalet :

*Venidé tote
Biantzé, nairé,
Rodzé, motailé,
Dzouven' et ôtré...*

Qu'elles sont belles ! Elles entrent dans l'écurie, on va les traire... Ah ! le bon lait blanc, chaud, généreux ! Ah ! les braves bergers !...

Et le rêve continuait, merveilleux, divin...

Il était déjà tard quand le brave sergent se réveilla ; les étoiles commençaient à consteller le ciel, et un petit air frais bruissait doucement dans le bosquet. Mais, cette mélodie du Ranz des vaches, cette chanson des pâtres suisses, était bien plus douce aux oreilles du soldat que tous les airs embaumés des bois.. et que toutes les musiques de Versailles. Il se leva, regarda là-bas, du côté du château, secoua la tête et avec des larmes dans la voix et dans les yeux, se mit à fredonner l'antique couplet.

Tout à coup il se prit à sangloter comme un enfant, et dans les phrases hachées : « Non, dit-il, c'est fini... je ne peux pas retourner au régiment, c'est plus fort que moi... je veux partir en Suisse... tant pis pour la consigne... si l'on m'attrape, et bien... et bien... on me fusillera... mais je veux aller chez nous, dans mon village, sur la montagne... Oh ! ce Ranz des vaches !...

Le malheureux marcha toute la nuit, brisé de fatigue, d'émotion, de faim, mais soutenu par le désir ardent de revoir sa patrie, chantant, pour se donner des forces, un ou deux couplets de la vieille mélodie : il désertait.

Le lendemain, il avait déjà laissé Paris bien loin derrière lui, quand il fut arrêté par des gens de la maréchaussée en tournée dans la campagne.

- Où allez-vous ? lui demanda le chef de l'escouade.
- Je suis Suisse et je vais en Suisse.

- Montrez-moi la permission de votre colonel.
- Je n'en ai point.
- Alors... vous désertez ?
- Je ne peux plus rester au régiment : je m'ennuie trop ; c'est un supplice pour moi.
- Bien fâché, mon ami, mais je me vois dans l'obligation de vous arrêter.
- Faites votre devoir.

Le soir même on le ramenait à Versailles où il avait été porté comme déserteur.

Il fut traduit devant le conseil de guerre et passé par les armes.

Le brave sergent ! Le Ranz des vaches l'avait tué.

G. Aubort